DEMBA

DANIEL PICOULY

DEMBA

roman

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2026

Hélène d'Almeida-Topor
Je vous dois ce roman.

« L'Afrique importe à l'univers. au dix-neuvième siècle,
le Blanc a fait du Noir un homme ; au vingtième siècle,
l'Europe fera de l'Afrique un monde.
Allez, faites ! faites des routes, faites des ports, faites
des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez ;
et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée
des prêtres et des princes, l'esprit divin s'affirme
par la paix et l'esprit humain par la liberté ! »

Victor Hugo
(18 mai 1879, commémoration des trente ans
de l'abolition de l'esclavage
dans les colonies françaises en 1848)

1

Le retour

Marseille, 16 avril 1906, Exposition coloniale.

« Mon-roi revient ! » Moi, Demba, j'ai tant espéré cette nouvelle et tant été déçue que je me suis appliquée à ne plus l'attendre. Je suis la dernière Amazone du glorieux royaume du Dahomey aujourd'hui disparu. Pendant les années d'exil de Mon-roi à la Martinique, j'ai fait de l'oubli une ascèse et du souvenir une douleur. J'ai scarifié mon corps jour après jour, pour garder à jamais la trace de notre séparation. Ma peau raconte l'histoire d'une absence.

Voilà ce qu'on pourrait y lire, si mon corps n'était un sanctuaire secret et inviolable, autorisé à n'être lu que par moi et moi seule.

Mais le retour de Mon-roi porte en lui l'urgence de raconter notre histoire, avant qu'elle ne soit balayée par l'instant rêvé d'une rencontre impossible ici, à Marseille, après douze années de séparation et silence. Qui peut seulement y croire ?

Moi, Demba, avant de poser d'où je parle aujourd'hui, d'expliquer pourquoi j'attends dans la réplique désolante d'une case africaine traditionnelle reléguée dans un recoin

de l'Exposition coloniale de Marseille, inaugurée la veille. Avant même de laisser aller mon histoire à son train romanesque, je dois répondre à une question dérangeante : Qui est cet homme sans-nom, affalé à mes pieds et qui semble mort étranglé de mes mains ?

Je raconterai l'homme sans-nom et sans vie. Mais dans la tradition dans laquelle j'ai été élevée, un tel mort sans qualité ne peut exiger d'être honoré avant les miens et leur histoire.

Moi, Demba, je suis née déjà colossale et farouche, enfant unique d'Attika-ma-mère, raconteuse-à-la-voix-bleutée, née d'une autre ethnie, et de Kondo-mon-père, maître en sa forge, du feu et des ombres à Cottopa, mon village des hautes herbes, humble et fier, à une heure de marche d'Abomey, ville souveraine, cité écrin du palais royal, unique à lui-même et merveille des merveilles.

Enfant, je rêvais d'en franchir les hautes portes sculptées. Elles étaient effrayantes, racontaient une histoire mystérieuse. Une fable pour moi seule, avec une grenouille malicieuse, une antilope tachetée et une éléphante revêche. Elle me fixait dans les yeux et me fouillait en fille, de sa trompe indiscrète. L'éléphante me donnait rendez-vous et me mettait en garde : une nuit, dans longtemps, très loin d'ici, elle me rendrait visite pour me sauver : « Si tu le mérites, Petite Brindille. »

Avec le temps, la persévérance et la rage, moi, Demba, j'ai vu s'ouvrir les portes les plus étroites et intimes du palais, jusqu'à celle de l'alcôve de Mon-roi que je me suis tenue à ne jamais franchir.

Impitoyable à l'entraînement du corps et des armes, je suis devenue une Amazone du premier cercle de protection rapprochée de Mon-roi : son « deuxième pagne », admirée,

crainte et jalousée. Sur mon passage, au-dehors du palais, on faisait tinter une cloche gaillarde, qui criait « Gare ! ». Les hommes baissaient les yeux sur nous et les femmes rêvaient de nous les crever.

À quinze ans, j'étais déjà femme et guerrière pleine et entière, parée pour la guerre et impatiente.

Au Dahomey, la guerre était un feu de tourbe. Un feu dormant. Il couvait souterrain et d'une bourrasque, d'un prétexte se réveillait contre nos voisins portugais, ennemis de toujours, et bientôt contre les Français. D'un coup de vent provocateur, la tourbe s'est enflammée et la guerre a embrasé ce qui me restait d'enfance.

Aujourd'hui, la nouvelle tant espérée est arrivée : « Mon-roi revient ! » Elle a fait s'abattre sur ma mémoire une nuée de souvenirs débraillés, impatients de se dire sans le moindre souci d'ordre et de préséance.

Moi, Demba, j'ai quinze ans en 1890. J'arrivais adulte au monde quand le règne de Mon-roi naissait à peine dans un temps où la traite et l'esclavage avaient été abolis dans les textes depuis plus de quarante ans, mais dont l'ombre s'insinuait encore dans la réalité des cales et cachots. Je venais au monde après deux siècles de négoce avec les Blancs dans le golfe de Guinée et sur la côte des Esclaves où Blancs et Noirs achetaient et vendaient à leur convenance et profit toutes sortes de produits licites ou non.

On se faisait une guerre de tradition, entre royaumes, ethnies ou villages, avec courage et fierté, dans une revanche sans fin, pour des affronts sans âge. À la longue, comme un ennui, les Blancs se sont lassés de ronger nos côtes

comme un os, pour entrer de force dans la chair vive de notre terre, nos richesses et notre âme.

Mais la guerre des Blancs est pusillanime et procédurière. Elle a besoin d'y mettre les formes. Il lui faut un prétexte pour s'engager et une loi pour la justifier : la loi du plus fort. Pour ne pas paraître comme une meute barbare, la guerre des Blancs a besoin de mots parlant leur propre langue. En la matière, quoi de plus évocateur qu'une langue morte ; le latin, complaisant, offrira *casus belli* pour le prétexte et *Vae victis* pour dire un sommaire : « Mort au vaincu ! »

Moi, Demba, je l'avoue, à l'époque je n'avais pas cette science de la langue et du monde dont je me prévaux aujourd'hui. Je l'ai acquise depuis avec méthode et acharnement, au gré de mes expériences, lectures et rencontres : une rencontre : Louise. Elle a changé le cours de mon histoire.

À cette heure je l'attends dans la Grande Case, pour m'aider à me débarrasser du corps de l'homme-sans-nom.

Il était déjà à pied d'œuvre en 90, quand les Français ont débarqué chez nous en nombre, avec légionnaires blancs, tirailleurs noirs et machines de mort sans visage. Mon-roi, jeune souverain fier, courageux et confiant, à peine installé sur son trône a été jeté dans une entreprise vorace dont il avait sous-estimé l'appétit. La bête ne fut rassasiée qu'en 1894, après quatre ans et deux guerres.

Mon-roi a combattu à la tête de ses troupes, l'arme en main, épaule contre épaule dans la mêlée. Moi, Demba, je suis rapidement devenue une Amazone de sa garde per-

sonnelle, son dernier rempart. Il a cédé. Et Mon-roi fut déchu et le Dahomey soumis.

Alors Mon-roi est entré en résistance dans les Hauts du nord de notre Dahomey, avec des lambeaux fidèles de son armée démembrée. Il a été traqué par les colonnes françaises, formées dans le seul but de le capturer, sans jamais réussir. Il était roi fantôme insaisissable, devenu légende. Trahi par les siens, après quatorze mois de résistance, il s'est rendu de lui-même aux Français sur la place Goho d'Abomey.

Moi, Demba, j'étais là, ce 15 janvier 1894 maudit. Là, parmi la petite foule aigre, pleine jusqu'aux yeux d'une colère étriquée. Encore aujourd'hui, je ne peux évoquer la reddition de Mon-roi, sans être déchirée dans ma chair et mon cœur par un regard. Un regard de Mon-roi. Le regard du pardon. Je l'ai attendu sur la place Goho. Espéré. Prié. Mais il n'est pas venu. Moi, Demba, à jamais je suis l'Amazone orpheline d'un regard manqué.

Mon histoire retournera sur la terre ocre de la place Goho. Moi, Demba, je veux me laisser une chance de saisir le dernier regard de Mon-roi et de gagner enfin son pardon.

En janvier 94, après sa reddition, Mon-roi a été embarqué du wharf de Cotonou pour la Martinique, avec les restes de sa maison royale concédés par le vainqueur.

Peu de temps après, dans ce mois de janvier, j'ai embarqué en clandestine de Cotonou, chassée de mon Dahomey par la rancœur d'une foule de hyènes en meute. Elle rendait responsables les Amazones de la défaite contre les Français, de l'occupation de notre pays et de la disparition du

royaume du Dahomey, devenu simple colonie de l'empire français.

Sous peine d'être écorchée vive, j'ai dû fuir mon pays, abandonner les miens et mon secret à mes parents. Par Mon-mort, j'ai pu arracher un fond de cale dans un cargo borgne, chargé à sombrer d'une cargaison humaine de femmes dont je n'étais qu'un ballot parmi d'autres, tombées aux mains de trafiquants de chair costumés en promoteurs de spectacles folkloriques. Ils étaient très en vogue depuis plusieurs années, à Paris et dans toute l'Europe, au cœur de foires, expositions, musées, théâtres ou cabarets. Pour les femmes chassées de mon Dahomey, la danse était devenue le nouveau nom de la liberté.

Moi, Demba, je dois ma liberté et ma vie à Mon-mort. D'abord mon sauveur avec les pires intentions, il est devenu mon pire ennemi après lui avoir avoir échappé à Marseille. Aujourd'hui, il est affalé à mes pieds.

Si je n'ai pas encore prononcé son nom, ce n'est pas par goût du mystère, l'homme est mort, c'est certain et je l'ai tué, c'est indéniable, mais je tais son nom par respect pour la parole d'Attika-ma-mère : « Ne prononce jamais le nom de ton pire ennemi avant d'être certaine de l'avoir tué jusque dans les derniers replis de son corps et de son âme. »

Mais comment lui expliquer à Attika-ma-mère que l'homme à mes pieds n'avait pas de nom, n'en avait jamais eu, ou plutôt n'en avait que trop ? En escroc distingué, il en changeait comme de décoration à la boutonnière.

J'ai demandé pardon à Attika-ma-mère, et j'ai ouvert le portefeuille de maquignon de Mon-mort, épais et gras

comme une fin de foire. S'en est échappé son parfum de contrebande, telle une âme enfin libérée de son maître maléfique.

À l'intérieur du portefeuille, j'ai trouvé diverses devises, coupures de presse, aucune photographie, deux cartes postales « Souvenirs d'Afrique », une lettre à l'encre mauve et plusieurs cartes de visite avec des noms et activités divers. Lequel choisir ? Lequel tuer ? À l'oreille, j'ai penché pour Hans Victor. Un citoyen belge de quarante et un ans, négociant en vins et spiritueux, habitant Namur. Ce n'était qu'une de ses identités multiples. Ce qui fait de cette révélation tardive une dissimulation de plus.

Moi, Demba, je venais de baptiser un mort et d'un coup Hans Victor prenait vie. Nous pouvions enfin envisager une première rencontre.

Ce fut à la fin de 1889. À l'époque, le roi Glélé se meurt. Son fils, le prince Kondo, futur Béhanzin, Mon-roi, se prépare au trône. Une période de succession, propice aux intrigues familiales, complots et coups de force. De part et d'autre des légitimités revendiquées, il est urgent de s'armer.

Moi, Demba, j'avais accompagné et sécurisé avec deux autres sœurs Amazones une livraison de munitions à la frontière du Togo. Hans Victor avait déjà ce parfum à vomir. Je l'ai retrouvé plus tard en 92 à un moment où la guerre contre les Français tournait à leur avantage. Face à la multitude, et à la débauche mécanique, nous ne manquions ni de courage ni de vaillance, mais d'armes. D'armes récentes et performantes.

En 92, à la fin de la première guerre, Hans Victor exerçait toujours ses talents à la même frontière devenue un

marais interlope, une bauge où se roulaient des trafiquants d'armes de toutes espèces et nationalités dans un marigot sauvage sans autre loi que la sienne. Là, s'était constituée une sorte de principauté paisible de semeurs de mort. Un phalanstère sans utopie, habité d'une tribu hétéroclite de fauves ouverts à toutes les trahisons et prêts à se dépecer entre eux en parfaite confraternité.

Il s'agissait avec Hans Victor d'achats d'armes en grande urgence. Conditions favorables aux promesses, tromperies ordinaires sur les quantités, les modèles, la livraison et les tarifs : « La victoire est chère mais la défaite hors de prix. »

Nous étions la défaite. Pour nous, Amazones, mes sœurs, nous sentions son haleine fétide sur notre nuque. La colonne française partie de Porto-Novo, royaume félon sur la côte allié aux Français, remontait, inexorable, vers Abomey et le palais royal en longeant l'Ouémé, rivière à l'âme traîtresse et insidieuse. Hans Victor avait profité de ce fumet de désastre pour élargir son offre de services à la protection et à l'évacuation de femmes du Dahomey par Cotonou, sous couvert d'expéditions ethnographiques.

Hans Victor leur vendait Paris, « le musée de l'Homme du Trocadéro et le Jardin des Plantes », pour finalement les rabattre sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans une reconstitution en costumes de « la conquête du Dahomey ».

Pour retarder la défaite au mieux, Hans Victor nous avait promis des armes à la hauteur de celles qu'il vendait à nos ennemis. Une sorte d'égalité républicaine devant la mitrailleuse Hotchkiss, le fusil Lebel modèle 85 et sa Rosalie, baïonnette câline et assassine. Beaucoup de mes sœurs Amazones, dans des assauts de tranchée au corps à corps, avaient été déchirées par sa lame et ses 52 centimètres de tendresse.

Hans Victor avait profité de la situation pour tenter d'écouler ses invendus et rossignols de guerre : des chassepots et fusils Gras, de vingt ans d'âge, détournés des caisses d'armes récupérées sur les Français par les Allemands, après le sauve-qui-peut de la guerre express de 1870. Grâce à ce bonneteau, on tuait des Français avec des armes françaises. Une sorte d'économie circulaire meurtrière.

En 1892, sur chaque arme, nous étions en retard d'une guerre et à la traîne d'un modèle. Ne restaient plus pour nous sauver que les armes ancestrales, leur magie, leur mystère et leur force insoupçonnée pour qui sait les respecter et les invoquer dans les règles. Là aussi, nous Amazones, nous nous sentions abandonnées.

Avant même de laisser aller l'histoire à son propre train de vérité, hasard et dérive romanesque, je dois poser en préalable un avertissement : rien de moi, Demba, ne peut être compris ni même approché si on oublie ou feint d'oublier que je suis fille du Dahomey et enfant du vaudou, mot-effacé-sitôt-prononcé, mot-pur en langue Fon, sa langue originelle, ma langue natale.

Je suis d'un monde où il n'est pas de distinction blessante entre l'inerte et le vif, les apparences du vivant et la rouerie des morts, les objets vivants, et les âmes mortes. Tous sont établis à égalité dans le droit à prendre la parole, et apporter son point de vue sur le monde, l'interroger et interpeller ses doutes et certitudes. Ces quelques évidences admises et autres sous-entendues, mon histoire peut allonger le pas et poursuivre sa route.

En fin 92, la première guerre contre les Français semblait perdue. Chaque bataille était une défaite, et